

avec leurs grosses racines rompues, leurs radicelles arrachées, ces jeunes arbres, subitement enlevés du couvert sous lequel ils sont nés et ont commencé à pousser, meurent en grand nombre, sans profit pour le propriétaire; et les survivants languissent durant des années avant de reprendre leur vigueur et leur accroissement. Tout cela est plutôt propre à décourager.

Voici un procédé à la fois plus économique et plus sûr :

A l'automne, après une forte pluie, si vous allez dans un bois de érables, vous trouverez que les petites tiges de semis, dont le sol est comme tassé, tant elles y sont dures, se tirent de terre le plus aisément du monde, avec toutes leurs délicates racines. En une heure, vous pouvez en prendre des centaines, si la pluie a bien amolli la terre.

Planter les sans retard dans un coin soigneusement amené de votre jardin, en les espaçant autant que possible d'environ deux pieds, en tous sens. Un acre peut en renfermer ainsi neuf mille neuf cent seize, autrement dit, de quoi garnir cinquante-sept acres plus tard. Un simple cultivateur n'a que faire d'une parcelle pépinière; un petit coin de son jardin lui suffit. Deux ou trois fois, pendant l'été, il faut enlever les mauvaises herbes et ramener le sol avec une houe légère; et à mesure que grandissent les jeunes arbres, il faut les élaguer pour leur former la tête.

A quatre ans, ils sont prêts à repiquer, étant hauts d'environ cinq pieds et gros comme le pouce. Sur cent cinquante que j'ai traités et conduits de cette manière, je n'en ai perdu aucun, que du fait des mulots, qui m'en ont tués, l'hiver, une demi-douzaine. Pour défendre la tige contre ces rongeurs, dans cette saison, on n'a qu'à la biter en foulant de la neige tout autour du pied, quand le temps est mou.

Il va sans dire que la croissance de ces jeunes sujets est bien plus rapide en pépinière qu'elle ne le serait sous bois, où, parmi la multitude des autres tiges, ils n'auraient pas l'espace nécessaire à leur développement; toutefois, cette croissance forcée ne paraît pas les affaiblir. La transplantation a lieu sans peine ni perte. Les racines du plant ne courent pas sous celles de grands arbres, comme quand on l'arrache tout venu dans le bois. Ni pierres ni souches dans le chemin. Pour lever très doucement les plants avec leur motte, on creuse un fossé dans cette terre meuble, parallèlement à la première ligne d'arbres, et, en les prenant par dessous les racines, on les arrache brin à brin et rang par rang.

Il doivent, je crois, égarer, dépasser bientôt les plants de saugeons choisis de dix à douze pieds de hauteur. Je ne l'assure pas cependant, mes expériences étant trop courtes encore pour que je l'aie constaté *de visu*. Cette présomption n'est certes pas sans fondement. Elevé hors du couvert de la forêt, le petit érable est accoutumé à se passer de l'abri de grands arbres; et, pour le transplanter à demeure, on a vu que le procédé est si favorable et si sûr que sa tige et ses racines n'en souffrent presque pas; au lieu que la croissance d'un brin venu à de fortes dimensions est toujours interrompue par l'arrachement et la transplantation, à moins d'exécuter ces opérations avec plus de soins que nos cultivateurs n'y en apportent, et plus de frais qu'ils n'en peuvent faire.

On peut bien produire des volumes sur l'art de planter les arbres; il y a toujours un livre à consulter là-dessus qui est meilleur que tous ceux des hommes—le livre de la nature. Où il ne est-il écrit en plus magnifiques caractères qu'en Amérique du Nord? . . . Mais nous avons besoin de quelqu'un qui puisse l'entendre et nous le dire. Cela m'a même naturellement à l'objet du chapitre qui sera la conclusion de ce rapport, à l'étude de la culture des forêts.

DE L'ETUDE DE LA SYLVICULTURE.

D'après le désir exprimé par le Conseil, j'ai proposé une suite de moyens et de procédés pour conserver les forêts existantes et en former d'artificielles. Maintenant, si l'on demande comment mettre en action et en usage cet ensemble de mesures, ou tout autre système qu'on pourrait trouver préférable, je réponds que c'est une entreprise dont on ne viendra pas à bout sans l'aide de sylviculteurs de profession.

Il faut des agents comme ceux qu'il y a en Europe, lesquels sortent tous d'écoles spéciales d'aménagement opérant dans des

forêts admirablement administrées. L'Inde, aujourd'hui, a un service dirigé par des hommes qu'elle envoie se perfectionner dans leur art sous les célèbres forestiers d'Allemagne et de France.

N'espérons pas de voir jamais nos forêts soigneusement traitées des reboisements effectués sur la nudité des prairies de l'Ouest et dans nos autres régions privées d'arbres, tant que nous ne pourrions en confier le soin à un personnel expérimenté. Il n'y aurait point, selon moi, d'argent mieux dépensé, ni à plus grand profit, que celui qu'on emploierait à créer une Ecole fédérale forestière.

En attendant cette création, et jusqu'à ce que le public ait acquis le sentiment de son extrême utilité, j'exprimerai le vœu que l'on se procure des praticiens formés aux anciennes écoles de l'Europe, et que l'on envoie en Europe des Canadiens intelligents pour y étudier les meilleurs systèmes de sylviculture, en vue de les appliquer aux forêts si précieuses de notre pays, je veux dire si nécessaires à son existence.

H. G. JOLY.

Vallée du Lac St.-Jean.

La vallée du Lac St. Jean, d'après des statistiques officielles a produit depuis dix ans quatre fois plus de blé que les cantons de l'Est, en proportion de sa population, et autant que les districts les plus fertiles de la province d'Ontario.

Voici un état qui le démontre :

La population en 1861 était de 10,478, en 1871 elle était de 17,493.

	1861	1871
Minots de blé.....	10,912	135,099
“ d'avoine.....	39,316	117,249
“ d'orge.....	39,922	71,210
“ de patates.....	101,382	156,996
Livres de beurre.....	61,777	148,106
Têtes de bétail.....	18,746	44,722
Arpents en culture.....	40,415	87,345

A ces chiffres nous ajouterons que cinq à six cents familles de Québec et des paroisses environnantes sont émigrées dans cette vallée depuis un an seulement.

Nous espérons que le Gouvernement jettera les yeux sur ce riche territoire, qui se trouve à notre porte, aussitôt que son attention ne sera plus entièrement absorbée par la construction du chemin de fer du Nord. Ce riche district ne saurait se développer sans un chemin de fer.

Un premier pas est déjà fait par l'ouverture d'une route carrossable, mais il faut plus. Le carrosse ne peut rouler en hiver, et c'est en hiver surtout que le fermier a des produits à vendre; et qu'il a besoin de communications avec les grands centres.—*L'Eclaircur.*

Soins à accorder à un champ en pâturage.

Lorsqu'un pâturage n'est pas suffisamment brouté par les bestiaux, on y perd une quantité considérable de ses produits. Les touffes d'herbes que n'ont pas atteintes les animaux sont non-seulement en elles-mêmes une perte, mais nuisibles à la pousse de l'herbe pour l'année suivante. Afin de conserver un pâturage en bonne condition, il est nécessaire d'éparpiller les excréments des animaux au moins une fois par semaine, et couvrir de plâtre les endroits où l'herbe manque. Les excréments des animaux, multipliés et placés près à près, ruinent insensiblement les meilleurs pâturages. Une bouse de vache recouvre une surface circulaire de 3 à 10 pouces de diamètre, il en est ainsi du crottin de cheval; l'herbe recouverte par eux, privé des bienfaits de la lumière du soleil et du contact immédiat de l'air pur, s'étiole et pourrit; mais ses racines ne meurent pas. Lorsque la pluie ou tel autre météore a décomposé ces excréments, alors l'herbe repousse avec plus de vigueur. Il est donc nécessaire, lorsque le fiente est sèche, qu'elle forme une croûte, de la rompre, de la diviser par petites parcelles, et de les étendre sur la surface du champ.